

Le 5 août 1982 on est à Trouville dans cet appartement au bord de la mer. On regarde les enfants aller à la plage, descendre l'escalier vert. Vous regardez les enfants sans jamais vous lasser, vous êtes émerveillée par la splendeur des corps, la blondeur de la peau, vous dites : Ça va grandir, ça va disparaître, on voudrait retenir cette beauté.

Le 14 août on sort, on marche. On marche sur l'allée de planches le long de la mer. On s'arrête très souvent, on s'assied sur les bancs.

La mer est calme, on la regarde. On repart.

On quitte l'étendue ensoleillée par la rue de Londres. On entre dans une chapelle minuscule et là on se repose encore. Des prières sont dites pour les marins, quelques cierges brûlent autour de la Vierge bleue. Au mur, des plaques de marbre sur la pierre grise. Un bouquet de fleurs ordinaires est posé sur le maître-autel.

On revient vers les Roches Noires, la distance à parcourir paraît immense. On s'arrête tous les dix mètres. Autour de nous les villas ouvertes de l'été. Vous vous tenez à mon bras, on avance.

On arrive épuisés. Je vous donne un verre de vin. Peu à peu votre respiration redevient régulière.

Le 16 août on reste enfermés aux Roches Noires. Les volets blancs laissent filtrer la lumière. Vous me dictez

une page. Aujourd'hui vous abandonnez tout, aujourd'hui vous écrivez. C'est toujours brutal. Quand cela arrive, je le sais : l'écriture se produit devant moi. Vous dites à voix haute les mots. Immédiatement je tape. Quelques secondes séparent les mots entre eux. C'est écrit.

Nous sommes seuls. Autour de nous la rumeur de la mer, les cris des enfants, la chaleur égale.

J'attends le mot, j'entends votre voix et puis ça s'inscrit sur la feuille. Je ne comprends pas, j'entends seulement le son de la voix. Je suis dans la peur de vous arrêter, la peur de vous faire répéter, de perdre le mot. L'effroi de prendre un mot pour un autre survient et aussi celui de ne pas vous suivre. Vous oubliez aussitôt ce que vous venez de dicter, vous êtes toujours dans ce qui suit.

Vous êtes absente. Je vous connais depuis toujours, je reconnais ce regard qui ne regarde rien en apparence, cette fixité et le mouvement qui fait apparaître le mot. Plus rien n'existe que la phrase qui se fait et celle qui va venir. Nous sommes devant la table ovale, séparés.

La page se termine, et puis le silence est de nouveau dans la pièce éclairée.

La peur brusquement.

Vous dites : Allons voir la mer. Nous sortons sur le balcon. Les grandes citernes du Havre sont parfaitement visibles, les pétroliers attendent, immobiles, pour entrer dans le port d'Antifer, les enfants se baignent. Vous dites : La comédie de l'été a lieu chaque année, inévitable, les enfants sont dans un même bonheur.

On revient vers la table. Le texte avance, la peur est provisoirement écartée. La bouteille de vin se vide. Vous

relisez les trois pages tapées, vous dites : Je ne sais pas ce que ça vaut.

Je fume une cigarette, je vous regarde longuement. L'émerveillement grandit. Je ne réponds pas. Vous regardez ailleurs. Vous laissez les pages, vous oubliez.

Vous dormez mal. Déjà vous vous réveillez plusieurs fois par nuit, déjà vous buvez la nuit, ça vous aide à dormir pendant une heure. Après, il faut recommencer. Le témesta n'est plus suffisant.

De vos allées et venues dans la chambre je n'entends rien. Je dors, abruti par les somnifères et le vin rouge. Le matin, l'eau glacée et l'aspirine me réveillent. Je me promets de ne rien boire seulement pendant un jour entier. Cela n'arrive jamais. Vous, vous n'essayez même pas. Dès le réveil vous prenez un verre de vin, ensuite un café noir, et ensuite un autre verre de vin.

Les journées commencent vers une heure de l'après-midi. Avec le vin les tremblements du corps diminuent.

Nous reprenons le texte. Vous commencez à corriger. La table se couvre de feuilles numérotées, l'encre rouge apparaît.

Depuis le 30 août 1980 nous buvons. Depuis le premier regard quand la porte s'est ouverte, depuis le sourire, depuis le premier baiser. Depuis que nous existons. Jusque tard dans la nuit nous buvons, un même bordeaux moyen, médiocre, peu nous importe. Les doses augmentent toujours et de plus en plus rapidement. Et aussi les baisers répétés au bord de la plage où nous n'allons pas. Le commencement du monde avec l'été, le changement brutal

du regard, la voix différente de la nuit, avec vous, je suis avec vous parti, je vais là où vous allez.

Marcher seule, sans appui, est devenu une épreuve trop grande. Depuis deux mois vous marchez de plus en plus difficilement, vous vous tenez aux meubles, à moi. Les effets de l'alcool deviennent visibles, effrayants.

Vous ne voulez plus quitter les Roches Noires. Je veux rentrer à Paris, je veux arrêter la précipitation vers la mort. Impossible de vous décider à partir, vous dites : Avant tout, je dois terminer ce texte.

La peur.

Le texte atteint dix pages. Vous trouvez un titre : Une odeur d'héliotrope et de cédrat.

C'est le 3 septembre, on boit du champagne, le mot héliotrope nous enchante. On répète : Odeur d'héliotrope, odeur de cédrat. Vous acceptez de partir demain. Jusqu'à deux heures du matin on boit. On relit, on est dans le bonheur.

Vous regardez longuement la mer, le spectacle immuable qui vous étonne toujours. Vous dites : Je ne reviendrai plus jamais ici.

On quitte les Roches Noires. Nous laissons le hall, le sable, les enfants. Vous dites : Quelle beauté, même en été.

Entre les deux sièges de la voiture je mets une bouteille de vin débouchée. Vous dites : J'ai trop peur, vous